

Le silence n'est pas le silence

1

Quand les brumes rouges de la pluie tachent le plateau, le cœur saute dans ce qui l'étreint.
Contre le mur du soir, le jour finit par s'éteindre.
Au point mort.

Les ruines ne voient plus que la ligne des ronces et les corbeaux replient dans un silence de ciel dur leurs ailes autour de l'oubli.

Le chemin se perd dans les ravines obscurcies de branches mortes et d'épines. Les pierres ne croient plus à l'argile. Dans un silence d'oiseau qui s'envole, la terre se défait. Imparable.

*Dans le ciel du silence, on n'entend pas passer le silence.
Tout juste voit-on, quand nos mains se séparent, une branche
qui frissonne dans les calmes du matin.*

Quand la route est à l'orage, les vergers semblent s'éloigner dans les reflets jaunes des coïncidences. Trop d'arrêts égarent les arbres dans un silence d'écorces déchirées. De branches repliées. De feuilles fermées.

De sombres brumes estompent jusqu'aux noms que le vieux cimetière abrite et les cyprès étouffent dans un silence d'os blanchis dont même la terre ne veut plus.

Les guêpes tournent autour du bois mort. L'eau du lavoir triche avec les nuages. Dans un silence de chaux vive, le ciel passe. Indifférent.

*Dans le lit du silence, on n'entend pas couler le silence.
Tout juste voit-on, quand nos lèvres s'entrouvrent, un souffle
qui se perd dans les sables de l'air.*

Quand le froid se jette sous les neiges, les voix du ciel glissent jusqu'à nos yeux fermés pour se tordre sur le cours scintillant d'un sommeil blanc.

L'eau grince entre les pierres et le gel. Un peu d'air brille dans un silence d'étoiles indignées tandis qu'au ciel une main se risque dans les éclats du jour.

Le vent emporte les poussières des dernières révoltes. La lumière a ce taillant que l'on sait aux glaces, dans les couloirs sombres.

Dans un silence de pas qui s'éloignent, l'hiver s'agenouille.

*Dans le foyer du silence, on n'entend pas brûler le silence.
Tout juste voit-on, quand notre sang roule trop de pierres,
l'ombre d'un éclair qui se perd dans les cendres de la nuit.*

Quand c'est le couteau qui borde, la lame décide des seuils.
La ville s'époumone en cantatrice chavirée par le soir.
Pour tout bijoux, l'asphalte brille sous la pluie.

La nuit lisse ses ailes à la solitude des tiges noires des lampadaires et dans l'hostile silence des quartiers riches, l'air se tend.

Les pierres craquent dans les parcs. Avec les nids. Pour personne.
Dans un silence de bois dur un peu de lumière pauvre cherche le matin.

*Dans le puits du silence, on n'entend pas tomber le silence.
Tout juste voit-on, quand notre cœur respire, trembler les
feuilles du lierre sur la margelle de la voix.*

Quand la nuit rôde dans les terres du jour, la ville est rendue à ses murs, nos yeux à l'éboulement des pierres et nos mains, stupides à battre l'air de tous leurs nœuds de vieilles planches, à la solitude des poches.

Enfants perdus, des amoureux au cœur sombre s'épuisent dans un silence rempli de mains qui cherchent d'autres mains.

Dans un silence troué de toutes les docilités du jour, ce sont des lois violentes qui dessinent le trou d'un vaste cri muet. Au centre, la ville est peur.

Dans le cœur du silence, on n'entend pas battre le silence. Tout juste voit-on, quand à pas de loup dans la langue nous nous quittons, naître en nous le silence qui nous conduira au silence.